

# Agrippa d'Aubigné

1552-1630



Théodore Agrippa d'Aubigné est né le 8 février 1552. Sa mère étant morte en le mettant au monde, on le prénomme "Agrippa", du latin "aegre partus" (accouchement difficile).

Il est éduqué dans les idées humanistes et la religion protestante. A l'âge de sept ans, il sait lire le latin, l'hébreu, le grec et le français.



Témoin de la répression après la conjuration d'Amboise en 1560, il jure à son père de venger ses compagnons. Il étudie d'abord à Paris, puis en 1565, deux ans après la mort de son père, pour éviter les persécutions, il est envoyé à Genève. Lorsqu'en 1567 la deuxième guerre de religion éclate, il rejoint l'armée protestante. Il est heureusement absent de Paris en 1572, et évite donc le massacre de la Saint-Barthélémy.

Soldat et conseiller fidèle du jeune roi Henri de Navarre, il prend part à plusieurs batailles. Mais après la conversion d'Henri IV au catholicisme, Agrippa d'Aubigné, resté fidèle à la cause protestante, se met à l'écart. En 1620, il est contraint de se réfugier à Genève, où il passe les dix dernières années de sa vie. Il décède le 9 mai 1630.

*“Ma femme en quelque lieu, grosse, est morte de coups.  
Il y a quatre jours qu’ayant été en fuite,  
Chassés à la minuit, sans qu’il nous fût licite  
De sauver nos enfants, liés en leurs berceaux,  
Leurs cris nous appelaient, et entre ces bourreaux,  
Pensant les secourir, nous perdîmes la vie.  
Hélas ! si vous avez encore quelque envie  
De voir plus de malheur, vous verrez là-dedans  
Le massacre piteux de nos petits enfants.”*  
J’entre, et n’en trouve qu’un, qui, lié dans sa couche.  
Avait les yeux flétris ; qui de sa pâle bouche  
Poussait et retirait cet esprit languissant  
Qui, à regret son corps par la faim délaissant  
Avait lassé sa voix bramant après sa vie.  
Voici après entrer l’horrible anatomie  
De la mère asséchée : elle avait de dehors,  
Sur ses reins dissipés traîné, roulé son corps,  
Jambes et bras rompus ; une amour maternelle  
L’émouvant pour autrui beaucoup plus que pour elle,  
A tant elle approcha sa tête du berceau,  
La releva dessus. Il ne sortait plus d’eau  
De ses yeux consumés de ses plaies mortelles,  
Le sang mouillait l’enfant ; point de lait aux mamelles,  
Mais des peaux sans humeur. Ce corps séché, retrait,  
De la France qui meurt fut un autre portrait.

Livre I - Misères, v.400-424



## Les Tragiques (1616-1630)

Un vaste poème épique et satirique en sept livres

*J*e veux peindre la France une mère affligée,  
Qui est entre ses bras de deux enfants chargée.  
Le plus fort, orgueilleux, emploigne les deux bouts  
Des tétins nourriciers ; puis, à force de coups  
D’ongles, de poings, de pieds, il brise le partage  
Dont nature donnait à son besson l’usage :  
Ce voleur acharné, cet Esau malheureux,  
Fait dégât du doux lait qui doit nourrir les deux,  
Si que, pour arracher à son frère la vie,  
Il méprise la sienne et n’en a plus d’envie ;  
Lors son Jacob, pressé d’avoir jeûné meshui,  
Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui,  
A la fin se défend, et sa juste colère  
Rend à l’autre un combat dont le champ est la mère.  
Ni les soupirs ardents, les pitoyables cris,  
Ni les pleurs réchauffés ne calment leurs esprits ;  
Mais leur rage les guide et leur poison les trouble,  
Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.  
Leur conflit se rallume et fait si furieux  
Que d’un gauche malheur ils se crévent les yeux.  
Cette femme éplorée, en sa douleur plus forte,  
Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte ;  
Elle voit les mutins tout déchirés, sanglants,  
Qui, ainsi que du cœur, des mains se vont cherchant.  
Quand, pressant à son sein d’une amour maternelle  
Celui qui a le droit et la juste querelle,  
Elle veut le sauver, l’autre, qui n’est pas las,  
Viole en poursuivant l’asile de ses bras.  
Adonc se perd le lait, le suc de sa poitrine ;  
Puis, aux derniers abois de sa proche ruine,  
Elle dit : « Vous avez, félons, ensanglanté  
Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté ;  
Or, vivez de venin, sanglante géniture.  
Je n’ai plus que du sang pour votre nourriture ! »

Livre I - Misères, v.97-130